

l'heure que je peux avoir ce regret. Qui était cet individu ? Je l'ignore. Je ne veux pas le savoir. J'ai appris qu'après être sorti d'entre mes mains il s'était empressé de quitter la France, comme sa sûreté l'exigeait. Où est-il allé ? En Amérique, je suppose. Depuis cela, près de quatorze ans se sont écoulés, et il peut croire maintenant que lui et son passé sont ensevelis dans l'oubli.

Mouillon disait tout à l'heure, en parlant des hommes de la bande Durand : « Il ont la vie dure. » Oui, il ont la vie dure ; et leur audace reste la même, et pour le mal ils ont toujours la même ardeur.

Mouillon, Jardel, écoutez : Ce misérable, que je regrette de ne pas avoir tué comme une bête immonde, quand je tenais mon revolver à la hauteur de sa tête, ce lâche coquin, dont la marquise de Coulange a eu pitié, est revenu à Paris malgré la promesse qu'il avait faite de ne remettre jamais les pieds en France.

— Vous l'avez rencontré ? demanda Jardel.

— Non, car, comme tous les bandits, il se cache. Mais, je vous dis, il est à Paris, j'en ai la certitude.

— Alors je vois ce que vous venez nous demander, dit Mouillon : il s'agit de trouver cet individu.

— Oui.

— Vous avez déjà quelques renseignements ?

— Je ne possède que certaines indications vagues. Mais je vais rester à Paris et, si vous le voulez bien, nous travaillerons ensemble.

— S'il en est ainsi, dit Mouillon, je suis sûr que l'individu ne nous échappera point.

— Lui et les autres.

— Ah ! ils sont plusieurs ?

— J'en ai la conviction, fit Morlot. Quand Jardel m'a appris que des Grolles s'était embarqué pour l'Amérique, je me suis dit aussitôt : il est allé rejoindre son ancien complice. Donc, nous pouvons être à peu près certains qu'ils sont revenus ensemble à Paris, afin de mettre à exécution les projets qu'il ont conçus là-bas. Nous pouvons admettre aussi qu'ils ont d'autres complices et qu'ils forment ainsi une bande parfaitement organisée. Ah ! ils sont les dignes élèves de leur maître Durand de sinistre mémoire ! ... Où se cachent-ils ? Nous le saurons. Mais il importe, avant tout, de découvrir quels sont leurs projets ténébreux. C'est pour cela, mes amis, que je redeviens policier ; c'est pour cela que j'ai besoin de votre concours. Nous connaissons leur plan et nous le battons en brèche : à tout prix il faut que nous empêchions leur œuvre de s'accomplir.

Vous devez bien penser que je ne comprendrais pas mon métier d'autrefois, si je n'y étais forcé par une raison exceptionnelle. Vous savez quels liens m'attachent à la famille de Coulange, à laquelle je dois tout : ma position, ma tranquillité, ma fortune. Eh bien, c'est à cette noble famille que je tiens à donner une preuve de ma reconnaissance et de mon dévouement.

C'est encore la marquise de Coulange que menacent aujourd'hui les deux misérables dont nous nous occupons et les autres coquins qu'ils ont pris pour complices.

Les deux agents ouvrirent de grands yeux et se rapprochèrent de Morlot, il continua :

— Comme je viens de vous le dire, je ne connais pas leurs projets. La fortune du marquis de Coulange s'élève peut être actuellement à trente millions ; veulent-ils s'emparer de quelques-uns de ces millions ? On peut le supposer. Par quel moyen ? C'est ce qu'il faut savoir... Mais on peut supposer également que le mobile qui fait agir l'ennemi ou les ennemis de la famille de Coulange est la haine, et que l'archarnement avec lequel ces misérables poursuivent le marquis et la marquise n'a pas d'autre but que la vengeance. Quoi qu'il en soit, un et peut-être plusieurs membres de la famille de Coulange sont en danger de mort ! Depuis quelques mois, trois tentatives d'assassinat, auxquelles il a miraculeusement échappé, ont été dirigées contre le marquis de Coulange.

— Mais c'est épouvantable ! s'écria Jardel.

— Bien que mes renseignements n'aient encore rien de précis, c'est à divers indices que j'ai pu recueillir, que j'ai deviné le retour de France et la présence à Paris de l'homme que la marquise de Coulange n'a pas voulu livrer autrefois à la justice. Maintenant, mes amis, si vous m'avez bien compris, vous savez ce que j'attends de vous.

— Jardel et moi nous sommes entièrement à votre disposition, dit Mouillon.

— La besogne sera difficile, car je prévois les obstacles qui se dresseront devant nous ; mais je vous connais, je sais ce que vous valez, rien ne vous arrêtera. D'ici deux ou trois jours j'aurai complètement étudié la situation, alors je vous donnerai mes instructions et nous nous mettrons sérieusement en campagne. Mais ce à quoi je dois songer tout d'abord, c'est à protéger la vie du marquis de Coulange ; car trois attentats successifs ne prouvent point malheureusement, que les scélérats ont renoncé à leur projet de l'assassiner.

Or, je voudrais avoir un homme sûr, intelligent, adroit, pour le faire entrer chez le marquis en qualité de domestique. Le marquis

ne sait rien et ne doit rien savoir ; la marquise seule est prévenue. Il va sans dire que c'est un agent de police qu'il me faut. Il serait spécialement attaché à la personne du marquis ; toujours armé et l'œil au guet, il l'accompagnerait partout. Dans la maison, son service serait des plus faciles ; bien payé et bien traité, d'ailleurs, on ne le considérerait point comme un serviteur ordinaire. Pouvez-vous me procurer cet homme-là dès demain, si c'est possible ?

— J'espère que nous le trouverons facilement, répondit Mouillon.

— Sans doute, on peut le trouver, dit Jardel ; mais ce n'est pas une mission ordinaire que veut lui confier M. Morlot. C'est bien important et bien délicat. Avec l'intelligence et le courage, l'homme qu'il faut à M. Morlot doit être dévoué et avoir beaucoup de tact. Donc, si rien ne s'y oppose, c'est moi qui entrerais chez le marquis de Coulange.

— Quoi, Jardel, vous voulez ?

— Monsieur Morlot, c'est un homme dévoué qu'il vous faut ?

— Oui, Jardel, un homme dévoué.

— Eh bien, monsieur Morlot, il y a à Paris deux hommes qui, pour vous, se feraient couper en quatre : il sont devant vous.

— C'est entendu, mon cher Jardel, c'est vous qui veillerez sur le marquis de Coulange.

— Et puis, monsieur Morlot, madame la marquise aura d'autant plus confiance que je ne lui suis pas tout à fait inconnu.

— Oui, oui vous avez raison. Cependant je vois une difficulté.

— Laquelle ?

— Votre service à la préfecture.

— Nous voulons être entièrement à vous, dit Mouillon : demain matin nous demanderons, Jardel et moi, un congé de trois mois.

— Peut-être aurai-je besoin de vous plus longtemps.

— Nous le demanderons de six mois.

— Et si on ne vous l'accorde point ?

— Dans ce cas nous saurons ce que nous aurons à faire.

— Allons, c'est bien, dit Morlot avec émotion ; je suis heureux, je suis fier d'avoir deux amis tels que vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez tous deux généreusement récompensés et que, dès maintenant, vous pouvez me demander tout l'argent dont vous aurez besoin.

— Monsieur Morlot, répondit vivement Mouillon, vous pouvez croire que l'espoir d'obtenir une récompense n'entre pour rien dans le plaisir que nous avons à vous servir.

— Oui, Mouillon, je le crois.

— Ainsi, c'est entendu ; dès demain nous nous tenons à votre disposition et nous attendons vos ordres.

— Le plus souvent, c'est ici, chez vous, que nous nous verrons, afin de bien nous entendre sur ce que nous devons faire. Toutefois, il est bon que vous sachiez où me trouver, l'un et l'autre, à certaines heures du jour et de la nuit. J'ai deux domiciles, et à chaque endroit j'ai cru devoir changer de nom. Rue Rousselet, No 11, je me fais appeler M. Robert, et à l'hôtel Louvois, place Louvois je suis le baron de Ninville.

XVI

Ainsi que l'avait annoncé le docteur Gendron, au bout de quinze jours le marquis fut complètement guéri. Dès le sixième jour il avait pu faire d'assez longues promenades en voiture ; mais toujours accompagné de la marquise ou de Maximilienne. Madame de Coulange ne voulait plus qu'il sortit sans elle ; pour ne pas le quitter un seul instant elle abandonnait sa chère solitude.

Le cocher du marquis avait toujours à côté de lui, sur son siège, un nouveau domestique de la maison de Coulange. C'était Jardel, auquel la marquise avait donné le nom de Firmin, en souvenir sans doute du vieux valet de chambre du marquis, qui était mort depuis quelques années. Le nouveau venu avait été recommandé par la marquise elle-même au maître d'hôtel d'abord et ensuite au cocher d'une façon toute particulière.

Jardel s'était présenté seul à l'hôtel de Coulange avec une lettre de Morlot. En le voyant, la marquise eut un mouvement de surprise.

— Est-ce que madame la marquise me reconnaît ? demanda Jardel.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, monsieur, je cherche à me rappeler...

— Où vous m'avez vu déjà ?

— Oui.

— Je suis un ami dévoué de M. Morlot, madame la marquise ; c'est moi qui étais avec lui au château de Coulange cette nuit où deux scélérats...

— Ah ! je vous reconnais ; vous êtes monsieur Jardel.

— Oui, madame la marquise. Mais veuillez lire la lettre de M. Morlot.

— Ainsi, monsieur Jardel, dit la marquise après avoir lu, vous avez bien voulu consentir à jouer ce rôle de domestique ?

— Pour moi, madame, c'est un poste d'honneur, je l'ai sollicité.

— M. Morlot vous a dit ce que vous auriez à faire ? Il faut que